

JEAN-PIERRE CORNIER

RIEN NE RESTERA
IMPUNI

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

BERDOUTE SERGE
CARPENTIER CLAUDE
CLERC MARIE ANDREE
CLERC SERGE
CORNIER SARAH
DEFOY JULIEN
DESERT NELLY
DEZON PAULINE
GONZALES MARIE
CHRISTINE
HERVIEU SEBASTIEN
LANCELIN DIDIER

LEGOFF THIERRY
MALRIAT RENE
MEYER DAPHNE
MEYER LAURENCE ET
BRUNO
MORICEAU JOANNE
MORICEAU RACHEL
NOUHAUD ALEXANDRE
ORY ROBERT
ROGEON STEPHANE
THUAULT GUY
TROCHU QUENTIN

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042526726

Dépôt légal : février 2026

Note de l'auteur

Ce roman est une œuvre de pure fiction. Les personnages et les situations décrits dans ce livre sont purement imaginaires.

Toute ressemblance avec des personnages ou des événements existants ou ayant existé ne serait que fortuite et que pure coïncidence.

Prologue

Laval (Mayenne, 53), mercredi 3 avril 2024

C'est aujourd'hui le grand jour. Je me suis enfin décidé, je vais commencer à rendre ma justice.

J'ai mis le réveil à six heures ce matin afin de me préparer tranquillement. Je n'ai aucune envie de me stresser. Je veux prendre mon temps et profiter pleinement de cette belle journée : ce n'est pas tous les jours qu'on décide de tuer son premier être humain, même si c'est pour la bonne cause.

Pour être franc, ce n'est pas vraiment le premier, mais plutôt le second. J'allais presque oublier que j'ai effectivement tué une autre personne il y a un peu moins de six mois. Mais ce n'était pas du tout la même chose, celle-ci était un dommage collatéral si on peut s'exprimer de cette façon. M'exprimer ainsi peut paraître glaçant et faire froid dans le dos à certaines personnes, mais il faut bien appeler un chat un chat, et ne pas tourner indéfiniment autour du pot. Et en plus, pour revenir à cette personne, je ne l'ai pas tué de sang-froid comme je dois le faire aujourd'hui, elle ne s'est rendu compte de rien. Et puis, grâce à elle, j'ai maintenant une nouvelle vie et une nouvelle identité. Et tout ça, c'est sans compter que je lui ai rendu service.

J'ai commencé par prendre mon petit déjeuner et je me suis fait griller du pain. Je me suis installé à ma table face à ma grande baie vitrée avec vue sur mon jardin très verdoyant et dont la pelouse est bien tondue chaque jour par mon robot. On pourrait presque y pratiquer du golf, mais il n'est malheureusement pas assez grand avec seulement sept cents mètres carrés. J'ai ensuite beurré mes tartines que j'ai trempées dans mon café tout frais fait. Je suis très en appétit ce matin à l'idée de cette journée qui m'attend. De ce fait, je me suis fait tiédir un pain au chocolat que j'avais été acheter la veille.

Tout en prenant ce petit déjeuner, j'ai repensé à toutes mes dernières analyses sur la façon de procéder. Non je n'ai rien oublié, j'ai bien tout préparé minutieusement.

Cela fait maintenant plus de six mois que j'étudie mes futures victimes, que je vérifie leurs habitudes au quotidien

afin de trouver le moment idéal de rendre ma justice. Ça m'a demandé beaucoup de temps et de longs déplacements, mais j'arrive enfin au moment où il est temps d'agir.

Le premier sur la liste est le docteur en médecine générale Laurent Gazonnet. Il est l'un des associés d'un cabinet médical de médecins libéraux dans le centre-ville de Laval.

Quel dommage de priver la Mayenne d'un médecin généraliste. Ce département est l'un des plus sinistrés en termes d'accès aux soins. Une bonne partie de la population de Mayenne ne réussit pas à déclarer de médecin traitant à la caisse primaire d'assurance maladie du fait de la pénurie. Les médecins installés ont une patientèle tel qu'ils ne peuvent pas accepter de nouveaux patients. Il faut prendre rendez-vous avec son médecin pour un simple renouvellement de médicaments au moins quinze jours à l'avance. Les seuls créneaux disponibles au jour le jour sont pour les urgences, et encore... il ne faut pas qu'il y ait beaucoup d'urgences dans la même journée. C'est mon regret bien entendu, j'aurais préféré que ma future victime soit banquier ou je ne sais quoi d'autre, mais je ne peux quand même pas l'épargner du fait de sa profession : il n'y aurait plus de justice.

C'est certain que si sa profession avait été banquier, ma jouissance aurait été totale. Je déteste les banquiers, mais attention, pas n'importe lesquels. Uniquement les chargés d'affaires particuliers ou professionnels. Pas les personnes qui travaillent dans les banques et dont on a besoin au quotidien, et qui ont leur importance dans l'ensemble du système bancaire. En fait, et pour être plus précis, c'est ceux qui ont le pouvoir de dire non que je hais. Quand un artisan en difficultés de trésorerie se fait refuser un petit emprunt, et que la banque lui demande en garantie trois fois la somme empruntée, où va-t-on ? Ou quand une entreprise qui traverse une baisse d'activité passagère et demande un découvert exceptionnel afin de pouvoir payer les salaires en fin de mois, elle se fait renvoyer comme une mal propre. On peut se demander légitimement à quoi servent ces banquiers-là.

Mais je m'égare et pour revenir à notre médecin, et pour avoir étudié sa façon de vivre et ses habitudes, je sais qu'il ne travaille jamais le mercredi et qu'il se livre à sa passion : la pêche. Il va aller dès huit heures s'installer à son endroit

habituel sur la Mayenne proche de Laval entre l'écluse de « Cumont » et l'écluse de « Bonne ».

Il s'agit d'un endroit tranquille où, en semaine, il ne passe pas grand monde en dehors des heures d'embauche et de débauche. Seules des personnes habitant à L'Huisserie qui vont travailler en vélo à Laval passent à ces heures. Bien entendu, je ne suis pas à l'abri que passent certains randonneurs ou des promeneurs de chiens, mais ce sera très limité un mercredi à cette période de l'année. En plus, de l'emplacement où il s'installe pour sa partie de pêche, j'ai une très bonne visibilité des deux côtés du chemin de halage afin de vérifier que je dispose bien du temps nécessaire pour agir.

C'est pour cela que j'ai prévu d'arriver vers neuf heures afin de croiser un minimum de personnes. Pour ne pas me faire remarquer, je vais garer ma voiture à proximité de son emplacement dans la petite ville de L'Huisserie, puis descendre à pied sur le chemin de halage. J'irai alors m'installer à côté de lui et entamer la discussion. J'ai remarqué que c'était très facile. Il semble très sociable et toujours enclin à parler avec des inconnus de sexe masculin principalement.

J'ai longuement hésité à savoir si je devais rendre moi-même la justice. J'ai eu beau ressasser leurs méfaits dans tous les sens, je ne vois pas d'autres alternatives. Les voies officielles n'ont abouti à rien en son temps. Tout le monde s'en fout royalement manifestement ! Comment pourrais-je faire autrement ? J'ai délibéré, et après plusieurs jours de réflexion et en accord avec moi-même, j'ai rendu mon verdict : la mort. Je ne vois pas d'autres alternatives possibles.

Je sais pertinemment en élaborant mon plan qu'il y a des risques et qu'il peut y avoir des retombées potentiellement désastreuses. Mais j'ai pesé le pour et le contre et j'ai décidé d'agir. J'espère simplement ne pas m'être planté. Comme personne dans ce monde je ne suis pas infallible. Prétendre le contraire serait prétentieux de ma part.

Mon petit déjeuner terminé, j'ai ensuite été prendre une bonne douche. Je suis resté longtemps sous le jet massant avec de l'eau bien chaude qui coule sur mon corps pour éliminer mon savon douche : quel bon moment relaxant.

Je me suis habillé en mode décontracté : un jean bleu, un tee-shirt et un polo sport. Et j'ai terminé en chaussant mes

Gore-Tex sur des chaussettes épaisses, car je dois marcher vingt bonnes minutes avant de pouvoir le rejoindre.

J'ai pris le soin de tout préparer : le thermos avec du café chaud et deux tasses en plastique. Et puis la surprise du chef préparée avec un soin extrême, une seringue avec laquelle j'ai soigneusement aspiré le poison que je lui ai dédié, et sur laquelle j'ai remis l'embout de protection pour le transport.

J'aurai ainsi en principe le temps de lui parler une minute ou deux avant que ce poison ne lui soit complètement fatal, de lui faire repenser à cette journée qu'il a peut-être oubliée alors qu'elle est restée présente des années dans la tête de sa proie de l'époque. C'est sur ce point que j'ai la seule incertitude : le temps disponible dont je disposerai entre l'injection et son agonie.

Cerise sur le gâteau, en guise de signature, je lui mettrai autour du cou ce lacet textile porte-badges avec ma « carte de visite » où il est imprimé d'un côté « Pour que rien ne reste impuni », et au verso de cette phrase le dessin de la balance de la justice.

Et, bien entendu, vu que je ne suis ni stupide, ni un lapin de trois semaines, j'ai manipulé tous ces éléments en enfilant des gants en latex afin de ne laisser aucune empreinte.

1

Il est maintenant huit heures trente et je monte dans ma voiture : une berline Toyota Corolla bleue de Prusse en finition Gazoo Racing. C'est la plus sportive de la gamme avec ses deux cents chevaux. Je l'ai volé il y a quelques jours et je m'en débarrasserai prochainement. Un vrai travail d'enfant pour moi que de la voler. J'ai fréquenté vers mes dix-huit ans des milieux peu fréquentables. Mais j'y ai appris beaucoup de choses, dont celle du vol de véhicules. Et ça me sert aujourd'hui. Comme quoi, avec le temps, on tire du positif de toutes les expériences. Même de celles douloureuses quand on les vit. J'adore les accélérations rapides de cette voiture et les sensations que peuvent procurer les voitures sportives, même si je suis resté très raisonnable. Ce n'est pas comparable avec des bolides tels que des Porsche par exemple, mais ce n'est pas la même gamme de prix non plus. De plus, j'en ai pour mon argent vu que cela ne m'a rien coûté. Et puis, chose importante de surcroît, je passerai beaucoup plus inaperçu avec cette voiture qu'avec un monstre automobile qui attire forcément les regards.

Je vais me garer sur le petit parking de la zone artisanale du Tertre à L'Huisserie. Il n'y a personne à cette heure et ma voiture est la seule sur ce petit parking.

J'attrape dans mon coffre mon sac avec le café, ma canne à pêche et tout ce qui va avec. Il faut vraiment que ce soit pour la bonne cause, car j'ai horreur de la pêche. Il a fallu que j'aille sur Internet regarder des tutos pour savoir quoi acheter et comment s'y prendre. Il faut bien faire illusion un minimum quelques instants si je veux arriver à mes fins et être crédible auprès d'un habitué.

Par conséquent, j'emprunte à pied la route goudronnée afin de descendre à l'écluse de « Bonne », et passe quelques minutes après devant la ferme de la Mancellière où les poulets et autres volailles courent en liberté dans leurs vastes enclos.

La route descend tout droit sur l'écluse. Arrivé à cette écluse, je repère sa voiture garée sur le parking : une Mercedes classe E flambant neuve gris métallisé clair. Je prends ensuite à gauche pour avoir la Mayenne sur ma droite, et j'emprunte pour quelques minutes le chemin de halage.

Quelques instants de marche plus tard, je trouve sur la gauche un renforcement de verdure avec deux tables de pique-nique et un banc. C'est en arrivant à cet endroit un peu avant neuf heures que je vois le docteur bien installé sur la droite à son endroit habituel pour y passer la journée. Moi qui ai une sainte horreur de la pêche, je m'ennuierais à mourir à passer ma journée de repos à faire cette activité toutes les semaines, et attendre que le poisson daigne mordre à l'hameçon. Après tout, il en faut pour tous les goûts, et il n'est pas le seul pêcheur dans notre pays, loin de là. J'ai regardé sur Internet pour me documenter. J'ai pu ainsi apprendre qu'il y avait près d'un million cinq cent mille pêcheurs en France. Ça me paraît complètement fou !

Je lui lance un bonjour amical auquel il répond avec un large sourire.

— Est-ce que cela vous ennuie si je m'installe ici ? lui dis-je en lui montrant un endroit accessible situé à deux mètres du sien, et en croisant les doigts très fortement pour qu'il ne réponde pas par la négative, même si je n'y crois pas une seule seconde.

— Non au contraire, me répond-il spontanément en m'invitant à m'asseoir non loin de lui.

L'endroit est calme et reposant. Derrière nous ce n'est que verdure, vallons et arbres. Il en est de même de l'autre côté de la Mayenne où il n'y a aucune maison qui donne directement en face. C'est un endroit reposant où il va rendre son dernier souffle et s'endormir pour l'éternité. La nature est belle et on entend les oiseaux gazouiller, un vrai havre de paix en somme pour ses dernières heures de vie.

Le docteur est grand, pas loin je pense du un mètre quatre-vingt-dix et svelte. Je lui donne à peine quatre-vingt-cinq kilos. Sportif dans sa jeunesse et basketteur, il entretient son physique régulièrement en faisant quatre à cinq fois par semaine des footings. Je sais également qu'il participe aussi occasionnellement à des trails.

Aujourd'hui pour mourir, mais il ne le sait pas encore, il est habillé très chic. Un pantalon de sport Merino Trackpants bleu et par le haut, un sweat rouge tout aussi classe.

Une fois installé à mon tour, je fais au mieux semblant de pêcher. Nous échangeons régulièrement sur différents sujets d'actualité et notamment sportive. Hier soir en foot, le

Paris Saint-Germain s'est qualifié pour la finale de la coupe de France en battant péniblement Rennes un à zéro grâce à un but de l'inévitable Kylian Mbappé qui a réussi à tromper Steve Mandanda.

Le temps tourne vite en sa compagnie. Il est très loin d'être désagréable, et j'aurais presque pu m'en faire un ami si sa destinée n'avait pas été de mourir aujourd'hui.

Il est maintenant déjà dix heures un quart et il est temps de lui proposer un café. Il l'accepte volontiers. Je me lève, prends mon thermos de café et les deux tasses. Arrivé à côté de lui, je nous fais le service. Je lui demande s'il veut un sucre et il me répond par la négative : j'en aurais mis ma main au feu vu sa morphologie et son côté sportif. Nous trinquons ensuite avec nos tasses et je retourne ensuite à ma place, nous pouvons chacun déguster tranquillement ce café parfaitement dosé.

Un quart d'heure après à dix heures trente, pour être avenant envers lui, je lui propose une deuxième tasse qu'il refuse en me remerciant.

Je lui réponds que, par conséquent, je vais venir récupérer la tasse qu'il a posée à côté de lui sur une couverture.

— Non, me dit-il en commençant à bouger et à se déplier afin de pouvoir se lever. Je vais vous la rapporter moi-même, c'est un minimum.

— N'en faites rien, lui réponds-je aussitôt, j'ai besoin de me dégourdir les jambes et j'ai oublié mon portable dans la voiture, il faut que je retourne le chercher.

Ce mensonge et ma réponse ont fait mouche, il se réinstalle aussitôt et se met à l'aise dans sa position favorite de pêcheur. Je pousse un soupir de soulagement, car c'est maintenant le moment idéal que j'ai choisi pour en terminer avec cette ordure. Cela aurait indiscutablement contrarié mes plans s'il s'était levé. Il aurait fallu faire preuve d'ingéniosité, et que je trouve une autre occasion ou un autre prétexte pour me rapprocher de lui et le surprendre.

Discrètement, j'ouvre mon sac et attrape ma seringue et enlève l'embout de protection. Je regarde à gauche et à droite du chemin de halage et je ne vois personne aussi loin que je puisse voir, c'est le moment idéal. Je me lève et fais les deux mètres qui nous séparent pour me retrouver derrière lui dans son dos. Persuadé que je vais me pencher pour récupérer la tasse, il ne se retourne même pas. Je jette de nouveau un coup

d'œil des deux côtés du chemin, et ne voyant une nouvelle fois personne, je ne perds pas une seule seconde. Je passe à l'action : de ma main droite, je lui plante l'aiguille dans le cou et appuie afin de lui injecter la dose léthale.

La surprise a été totale pour lui, il n'a pas eu le temps de se débattre et d'essayer de se défaire de la seringue. J'enlève celle-ci et il s'écroule de son siège sur le bas-côté en se tenant le cou.

— Que se, que, que... il essaie de me parler, mais les mots ne sortent pas de sa bouche.

Ses yeux sont grands ouverts et il me regarde avec effroi et incompréhension. Je lis dans ses yeux une peur panique intense qui me réjouit. Alors je ne perds pas de temps et je vais lui parler, je lui dis avec toute la haine que je peux exprimer sur mon visage :

— Tu n'as pas oublié Sophie Landrin j'espère ?

— Je ne... voulais pas... je regrette..., me répond-il alors avec un effort surhumain et en coupant ses mots, et peut-être pour que je lui donne l'absolution ou l'extrême-onction.

— Il est trop tard pour demander pardon. Je ne te pardonnerai pas, et elle non plus.

J'ai à peine terminé ma phrase que ses yeux se mettent à pleurer, puis à se retourner, je ne vois plus que le blanc de ceux-ci. De la bave mousseuse sort maintenant de sa bouche. Il reste sans vie sur le bas-côté du chemin.

Je pense qu'il ne s'est pas passé plus de deux minutes entre l'injection et sa dernière respiration. C'est très rapide et j'aurais certainement préféré avoir une ou deux minutes de plus pour l'entendre me supplier de lui donner un antidote. Le pauvre idiot, il n'y en a pas de toute façon.

Je regarde de nouveau sur le chemin de halage, personne en vue.

Je ramasse rapidement mes affaires, et repars en faisant le chemin inverse afin de regagner ma voiture au plus vite.

Tout s'est passé pour le mieux tel que je l'avais programmé. Je pense que son corps ne devrait pas tarder à être découvert par un promeneur.